CRITIQUE, opéra. STRASBOURG, Opéra national du Rhin, le 20 juin 2025. SONDHEIM : Sweeney Todd. S. Hendricks, N. Dessay… Barrie Kosky / Bassem Akiki

Après *Un Violon sur le toit* et *West Side Story*, Barrie Kosky s'illustre une nouvelle fois à Strasbourg dans la comédie musicale américaine : *Sweeney Todd* (1979), l'un des ouvrages les plus connus de Stephen Sondheim, qui attire logiquement un public en grande partie rajeuni pour l'occasion. Popularisée par l'excellent film de Tim Burton en 2007, la farce horrifique et sanguinolente du dernier maître du *Musical* s'épanouit en un spectacle volontairement minimaliste, un rien trop sage en première partie, avant de s'animer ensuite.

En dehors d'*Into the Woods* (voir notamment la production présentée à Bâle en début d'année) et dans une moindre mesure de *Company* (en ce moment en tournée dans toute la France, encore tout récemment à Massy), les ouvrages du compositeur Stephen Sondheim restent en haut de l'affiche grâce à son célèbre barbier de *Fleet Street*, véritable *serial killer* avant l'heure. Si l'**Opéra national du Rhin** va poursuivre l'an prochain l'exploration de ce répertoire méconnu dans nos contrées, avec *Follies* (1971), il faut d'ores et déjà se

précipiter pour applaudir ce spectacle réussi, malgré quelques défauts. L'art de Sondheim trouve en effet une inspiration d'une redoutable efficacité, en se régalant des multiples changements d'atmosphère, entre tragique et humour noir, tout en montrant une tendresse bienvenue pour son anti-héros, victime d'une erreur judiciaire fatale pour son équilibre mental. Dans cette partition aux proportions dignes d'un opéra, le chef d'orchestre libano-polonais **Bassem Akiki** n'en fait jamais trop dans le lyrisme des parties romantiques, le plus souvent dévolues au jeune couple de tourtereaux, tout en prenant un soin particulier aux transitions, décisives ici.

On retrouve avec bonheur l'un des plus grands metteurs de son temps en la personne de **Barrie Kosky**, directeur artistique de la *Komische Oper Berlin*. Son parti-pris consiste à éviter d'alourdir le propos par une proposition visuelle surchargée : le texte et les péripéties proches du grand guignol se suffisent à eux-mêmes, sans avoir besoin d'en rajouter. On aurait toutefois aimé davantage d'audace pour illustrer l'une des scènes les plus drôles de la première partie, lorsque Mrs Lovett apprend à son comparse comment dépecer un cadavre. Ce monument d'humour noir tombe ici à plat, alors qu'il est censé provoquer le rire à gorge déployée. Fort heureusement, la proposition de Kosky trouve une profondeur inattendue en deuxième partie, lorsque le sous-texte de misère sociale gagne en ampleur par une critique des effets mortifères du capitalisme : tout l'empressement populaire émerge en une force brute et compacte, mue par la seule volonté de se sustenter, évoquant autant la paupérisation au temps de Dickens que celle de l'entre-deux-guerres (voir sur ce sujet l'un des chefs d'oeuvre méconnus de Kurt Weill, *Le Lac d'argent*, présenté l'an passé à Nancy. Il faut à cet effet saluer le remarquable travail effectué par le **Choeur de l'Opéra national du Rhin**, véritable commentateur du drame qui se joue sous nos yeux, dont on peut observer la sollicitation plus étendue par rapport à l'adaptation cinématographique de Burton.

Dans le rôle-titre, **Scott Hendricks** interprète un héros usé par ses espérances brisées, qui impose une présence mutique souvent animale, à l'émission volontiers rauque par endroit, souvent trop poussive dans l'aigu. A ses côtés, **Natalie Dessay** (Mrs. Lovett) souffle le chaud et le froid, tant sa voix peine à affronter les difficiles changements de registre, aux graves notoirement absents. Elle se rattrape par une performance d'actrice toujours aussi impressionnante d'à-propos : on ne sait qu'admirer entre l'art de la gouaille nécessaire à son rôle de matrone ou le pathétique contenu pour interpréter cette «pauvre fille», qui ferait littéralement n'importe quoi pour obtenir l'amour de Sweeney Todd, obnubilé par son seul désir de vengeance. Le spectacle permet de retrouver une autre grande artiste en la personne de **Jasmine Roy**, mendiante de luxe qui parcourt tout le plateau de sa folie lunaire. Si **Zachary Altman** ne convainc guère en Juge Turpin, du fait de décalages trop fréquents, on lui préfère le bedeau haut en couleur de **Glen Cunningham** ou la lumineuse Johanna interprétée par **Marie Oppert**. Enfin, le spectacle gagne en éclat grâce à la présence de deux chanteurs chevronnés dans ce répertoire, d'une part **Noah Harrison** (Anthony Hope), à qu'il ne manque qu'un rien de puissance, et d'autre part **Cormac Diamond** (Tobias Ragg), dont l'élégance des phrasés et la présence touchante restent longtemps dans les esprits, à l'image de sa errance finale et solitaire sur le plateau, en digne héritier de Sweeney Todd.

CRITIQUE, opéra. STRASBOURG, Opéra national du Rhin, le 20 juin 2025. SONDHEIM : Sweeney Todd. Scott Hendricks (Sweeney Todd), Natalie Dessay (Mrs. Lovett), Noah Harrison (Anthony

Hope), Jasmine Roy (la Mendiante), Zachary Altman (Judge Turpin), Glen Cunningham (The Beadle), Marie Oppert (Johanna), Cormac Diamond (Tobias Ragg), Paul Curievici (Pirelli), Chœur de l'Opéra national du Rhin, Hendrik Haas (chef de chœur), Orchestre philharmonique de Strasbourg, Bassem Akiki (direction musicale) / Barrie Kosky (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra national du Rhin à Strasbourg, du 17 au 24 juin, puis à Mulhouse, les 5 et 6 juillet 2025. Crédit photo © Klara Beck

VIDEO : Teaser de *Sweeney Todd* par Barrie Kosky

CRITIQUE, comédie musicale. STRASBOURG, Opéra National du Rhin, le 17 juin 2025. SONDHEIM : Sweeney Todd. S. Hendricks, N. Dessay, N. Harrison, M. Oppert… Barrie Kosky / Bassem Akiki

Coproduite par la *Komische Oper* de Berlin (dont

Barrie Kosky est le directeur artistique) et l'Opéra national de Finlande, cette nouvelle production de *Sweeney Todd* à l'Opéra national du Rhin incarne la vision dépouillée mais percutante du génial metteur en scène australien. Créé en 1979 à Broadway (livret de Hugh Wheeler, musique de Stephen Sondheim et Jonathan Tunick), *Sweeney Todd* puise ses racines dans le mélodrame victorien et la pièce de Christopher Bond (1970). Sondheim y complexifie le récit originel en mêlant vengeance tragique et satire sociale, élevant le « *penny dreadful* » au rang d'opéra noir (« *dark operetta* » selon ses propres termes).

L'œuvre fusionne le *leitmotiv* wagnérien, la complexité rythmique de Stravinsky et l'âpreté de Kurt Weill. Près des trois-quarts du spectacle est chanté ou orchestré, créant un flux narratif ininterrompu qui défie les catégories traditionnelles. Initialement conçu comme une « petite pièce horrifique », le spectacle a été transformé par Hal Prince (mise en scène originale) en une allégorie de la déshumanisation industrielle – métaphore absente ici au profit d'une approche plus psychologique. Kosky rejette ainsi le gigantisme industriel de la production originale pour un dispositif scénique minimaliste mais lourd de symboles. L'espace, dominé par une structure mobile abritant le salon de coiffure de Todd dans la partie supérieure et la boulangerie de Lovett dans la partie inférieure, évoque à la fois un cercueil ou un labyrinthe. Les toiles photographiques en fond suggèrent un Londres spectral, où les choristes (masse anonyme) glissent tels des fantômes. Barrie Kosky explore la folie des personnages à travers leur « physicalité » : la scène du concours de rasage devient un ballet grotesque, tandis que le meurtre du juge Turpin est joué dans un silence

glaçant, rompu par le cri d'une clarinette.

Dans le rôle-titre, le baryton texan **Scott Hendricks i**ncarne une bête traquée, tout en nuances. Sa voix, tour à tour caverneuse ou murmurée, épouse la folie crescendo du personnage. Sa présence scénique magnétique fait de sa vengeance une tragédie shakespearienne, un Alberich de la Tamise ! De son côté, **Natalie Dessay** (Mrs Lovett) – que l'on a tant de bonheur à revoir sur scène – livre une performance drôle et terrifiante à la fois. Son accent cockney particulièrement étudié (« *Worst Pies in London* ! ») et son jeu déjanté fusionnent dans l'air « *A Little Priest*« , où son timbre cristallin se teinte de roublardise. Ses graves gouailleurs soulignent son pragmatisme monstrueux, tandis que ses duos avec Hendricks électrisent la scène. A leur côté, la distribution ne mérite que des éloges. La jeune **Marie Oppert** (Johanna) s'avère d'une fragilité touchante dans « *Green Finch and Linnet Bird*« . La basse étasunienne **Zachary Altman** possède d'une autorité vile et virile du Juge Turpin (« *Johanna, Mea Culpa*«). La soprano canadienne Jasmine Roy (La Mendiante/Lucy) offre une voix rauque et déchirante, révélant l'humanité brisée de son personnage. **Cormac Diamond** (Tobias Ragg) soulève l'enthousiasme avec son air « *Not While I'm Around*« , chanté avec une innocence déchirante en voix de tête. Formé à la *Arts Educational School* de Londres, **Noah Harrison** incarne Anthony Hope avec une fraîcheur vocale et scénique remarquable. Son timbre de ténor léger, idéal pour le personnage romantique, brille dans *« Johanna »*, où il exprime une ferveur juvénile teintée de détermination. Le ténor **Paul Curievici** campe un Pirelli haut en couleur, mêlant charlatanisme et virtuosité vocale. Son intervention dans le *concours de rasage* (scène-clé de l'Acte I) est un feu d'artifice de vocalises précises et d'expressivité théâtrale. Enfin, en Bedeau Bamford, **Glen Cunningham** incarne l'autorité corrompue avec une élégance perverse. Son ténor au phrasé cristallin et à la projection puissante domine la scène dans *« Ladies in Their Sensitivities »*, où il déploie une séduction

malsaine.

En fosse, le chef Libano-polonais **Bassem Akiki** dirige l'**Orchestre Philharmonique de Strasbourg** avec une précision diabolique. Il restitue la richesse des orchestrations de **Jonathan Tunick** : couleurs sombres, cuivres grinçants (« *The Ballad of Sweeney Todd*«) et cordes saccadées (« *Epiphany*«) soulignent la violence constamment sous-jacente. Et grâce **à la sonorisation, les voix ne sont jamais couvertes par la densité orchestrale. Quant au Chœur de l'Opéra national du Rhin**, spatialisé, il enveloppe le public telle une malédiction. Une totale réussite !

A noter que l'**Opéra national du Rhin** clôturera sa saison 2025-2026 avec *Follies* (en juin 2026) avec autre chef-d'œuvre de Stpehen Sondheim. Natalie Dessay y incarnera Sally Durant Plummer, sous la direction scénique de Laurent Pelly. Cette programmation audacieuse confirme l'engagement de la maison alsacienne en faveur du répertoire musical – un pont entre *Broadway* et l'opéra -, où la déchirure du temps rencontre la nostalgie des revues !

CRITIQUE, comédie musicale. STRASBOURG, Opéra National du Rhin, le 17 juin 2025. SONDHEIM : Sweeney Todd. S. Hendricks, N. Dessay, N. Harrison, M. Oppert… Barrie Kosky / Bassem Akiki. Crédit photo © Klara Beck

CRITIQUE, comédie musicale. PARIS, Philharmonie, le 18 avril 2025. STYNE : Gypsy. Gareth Valentine / Laurent Pelly

Après *Funny girl* en 2019 au Théâtre Marigny, la musique de Jule Styne (1905-1994) fait son retour à Nancy, puis Paris, pour la création française de l'une des plus grandes réussites du genre, *Gypsy* (1959). On ne peut une fois encore que regretter l'absence d'un lieu permanent dédié au répertoire de la comédie musicale dans la capitale, comme ce fut le cas dans les années 2000 au Théâtre du Châtelet, sous la direction de Jean-Luc Choplin. Ce dernier assure aujourd'hui la programmation du Lido2, où plusieurs spectacles sont montés avec succès depuis deux ans (voir notamment A Funny Thing Happened on the Way to the Forum de Stephen Sondheim, en 2023).

Il faut donc se tourner vers la **Philharmonie de Paris**, dont la vocation n'est pourtant pas de monter des spectacles avec mise en scène, pour découvrir l'un des chefs d'oeuvre de Styne, au style *jazzy* étourdissant d'énergie rythmique, faisant valoir un sens du *swing* aussi cuivré que festif. Pour autant, le chef

britannique **Gareth Valentine** sait faire ressortir une myriade de nuances dans les parties apaisées, afin de donner ses lettres de noblesse au genre, bien aidé en cela par un Orchestre de chambre de Paris en grande forme. On n'imaginait pas une telle affinité de cette formation avec cette musique enjouée et virevoltante. L'intense ovation finale réservées aux instrumentistes, présents sur scène pendant toute la soirée aux côtés des chanteurs, ne trompe pas sur la qualité décisive de l'accompagnement, à même de magnifier les qualités d'écriture de l'ouvrage. On se réjouit également de retrouver les dialogues finement ciselés de Stephen Sondheim (alors en début de carrière, après la réussite de *West Side Story*, en 1957) et légèrement écourtés par Agathe Mélinand. On passe aisément des dialogues en français aux numéros musicaux conservés en langue originale, avec des comédiens chanteurs aguerris à cette double exigence.

Le livret écrit par **Arthur Laurents** surprend tout aussi positivement, en proposant un récit très actuel, qui raconte la quête éperdue d'une mère pour rencontrer le succès artistique par procuration : n'hésitant pas à faire travailler ses deux filles dès leur plus jeune âge, dont Louise (future Gypsy), cette mère tyrannique et hystérique fascine par son énergie jusqu'au-boutiste, faisant d'elle le rôle central de l'ouvrage. Bâti sur les mémoires de l'artiste burlesque Gypsy, connue aux Etats-Unis dans l'entre-deux-guerres pour ses talents de *strip-teaseuse*, cette comédie musicale constitue un biopic toujours passionnant à suivre dans ses moindres péripéties, des périodes initiales de galère aux scènes de cabaret savoureuses en deuxième partie, grâce à la musique délicieusement chaloupée de Styne.

Il fallait certainement une actrice hors norme pour endosser le rôle omniprésent de la mère abusive, ce que **Natalie Dessay** (Rose) relève haut la main : l'abattage scénique de la soprano reste un modèle du genre, qui compense quelques imperfections au niveau vocal, du fait d'une tessiture peu portée sur le

grave. Les notes sont ainsi peu tenues, mais la Française assure l'essentiel, du fait de **son formidable métier. On retrouve à ses côtés celle qui est également sa fille dans la vie, Neïma Naouri** (Louise), qui fait valoir une jeunesse vocale rayonnante, aux phrasés admirables de raffinement. **Medya Zana** (June) n'est pas en reste dans la facilité et la souplesse des transitions, autour d'un joli brio scénique. On aime aussi le timbre profond de **Daniel Njo Lobé** (Herbie), même si l'interprétation est plus raide en comparaison. Rien de tel pour le superlatif trio des *Hollywood Blonde*, mené par une **Barbara Peroneille**, très en verve.

La mise en scène de **Laurent Pelly**, dont c'est là la première incursion dans la comédie musicale américaine, se joue des contraintes scéniques de la Philharmonie (pas de possibilité de décors) en mettant en avant les corps, des chorégraphies endiablées de **Lionel Hoche** aux éclairages baignés de pénombre de **Marco Giusti**. La carte de la finesse est toujours privilégiée, tout en donnant à l'alternance des saynètes une vitalité bienvenue, même si on aurait aimé une utilisation de la vidéo plus affirmée pour figurer les différents lieux. Quoi qu'il en soit, il faut aller voir ce spectacle merveilleux de bonne humeur, qui sera repris à Luxembourg, Caen ou Reims (dates non encore annoncées).



CRITIQUE, comédie musicale. PARIS, Philharmonie, le 18 avril 2025. STYNE : Gypsy. Natalie Dessay (Rose), Neïma Naouri, (Louise), Medya Zana (June), Daniel Njo Lobé (Herbie), Antoine Le Provost (Tulsa), Barbara Peroneille (Mazeppa, Hollywood Blonde), Maîtrise Populaire de l'Opéra Comique, Orchestre de chambre de Paris, Gareth Valentine (direction musicale) / Laurent Pelly (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra de Nancy les 1er et 2 février, de la Philharmonie de Paris du 16 au 19 avril 2025. Crédit photo © Jean-Louis Fernandez

CRITIQUE, théâtre musical. PARIS, Théâtre de l’Athénée, le 5 mai 2024. GOLDONI: L’Impresario de Smyrne. N. Dessay, J. Mossay, Antoine Mine… Ensemble Masques / Laurent Pelly.

En 1720 le compositeur et théoricien Benedetto Marcello a tancé vertement les moeurs et les usages en cours dans le pléthorique opéra vénitien. La vision acerbe et quelque peu conservatrice du compositeur a pointé l’incompétence malhonnête des *impresarii*, l’inculture des interprètes, la superficialité des compositeurs. Sous l’identité passablement déguisée du compositeur Aldiviva, Benedetto Marcello a exposé, selon lui, l’exemple du pire que pouvait produire la musique « à la mode » dans la Venise des doges. Quelques décennies après, Carlo Goldoni et Carlo Gozzi, deux des plus grands hommes de théâtre et d’esprit de la Lagune, ont repris la même complainte dans leurs *Mémoires* respectives. N’en parlons pas d’un Lorenzo da Ponte qui, à l’aube du XIXème siècle, fera état des mêmes lamentations sur l’opéra à Vienne. L’opéra, art de tous les excès, n’a jamais laissé

indifférent et a marqué ainsi les esprits de toutes les époques. Qu'il émerveille ou qu'il agace, cet art du chant et du théâtre a permis à des fins esprits tels Carlo Goldoni de s'en emparer et, tout en soulignant les travers d'en susciter une émotion désopilante ou touchante face à la vie errante des artistes et leur inconscience égotique.

Il Teatro alla moda



L'Impresario de Smyrne fut créé en 1760 au Teatro San Luca à Venise. Le San Luca existe toujours et porte le nom de l'illustre Goldoni désormais. Curieuse coïncidence, cette pièce a été créée sur le plateau d'une des premières scènes d'opéra de Venise, là où des créations telles que *Pompeo Magno* de Cavalli, *L'Orfeo* de Sartorio ou *Germanico sul Reno* de

Legrenzi ont vu le jour. Dans la production goldonienne, *L'Impresario de Smyrne* se place entre *La Locandiera* et la célèbre *Trilogie de la villégiature*. Au moment de sa création, Goldoni était aussi un librettiste d'opéra extrêmement demandé et apprécié. Il ne faut pas oublier que le dramaturge dit dans ses célèbres *Mémoires* que de toute son oeuvre, ce sont les livrets d'opéras et opéras comiques dont il a toujours été le plus fier. Malgré une critique acide sur les abus des « professionnels » de l'art lyrique, Goldoni ne fait que déclarer une flamme passionnée pour la ronde des muses qu'est l'opéra.

Alors que le monde opératique subit de plein fouet le ressac incessant des crises que vit notre monde, était-il judicieux de présenter une pièce sur les petitesses du grand opéra? D'aucuns y pourraient voir leurs reproches s'y incarner. Heureusement que l'intelligence et le savoir faire de **Laurent Pelly** et d'**Agathe Mélinand** ont réussi a en faire surtout une fable humaine et subtile. Comme l'évoque le proverbe mexicain: « *L'amour n'empêche pas de connaître les travers d'une personne*« , Laurent Pelly et Agathe Mélinand nous proposent une vision touchante mais sans concession de l'opéra vénitien baroque qui dévoile aussi certains défauts de celui du XXIème siècle. Dans l'art comme dans la nature, ce n'est pas la perfection qui est la clef de la beauté – l'absolu n'est qu'illusion -, c'est le subtil équilibre entre défauts et qualités qui rendent les choses belles et inaltérables. Cette mise en scène, d'une simplicité apparente, est une lettre d'amour manifeste à l'opéra, les théâtre, ses artistes et toute la ruche qui s'affaire autour d'eux. Les personnages sont des aventuriers dans l'esquif poussé souvent par des vents intéressés mais avec l'horizon d'une représentation réussie. Nous nous sommes embarqués dans la vision de Laurent Pelly avec enthousiasme.

Sur le plateau, **Natalie Dessay** est une comédienne idéale. Elle incarne Tognina, la grande diva vénitienne avec une aisance qui sait savamment unir la dérision avec le pathétique. Son

personnage est « *over the top* » mais demeure touchante par cette fragilité qui détermine les personnalités extraverties. Nous sommes gâtés avec un « S*posa son disprezzata* » de Gasparini/Vivaldi d'une *Griselda* adaptée par Carlo Goldoni lui-même. Vite, qu'on donne à Natalie Dessay l'espiègle Mirandolina de l'éternelle Locandiera et, pourquoi pas un jour aussi d'autres rôles fantastiques chez Gozzi ou Audiberti !

Le reste de la distribution a un engagement plus mitigé. Nous saluons la fabuleuse incarnation d'**Antoine Minne** dans plusieurs rôles et la subtilité du jeu de **Julie Mossay** dans la fausse modeste Bolognaise. En revanche, nous restons assez perplexes face à la fadeur du jeu de **Jeanne Piponnier.** Les simagrées de **Thomas Condemine** dans le rôle du *primo uomo* n'ont rien d'exagéré finalement dans son personnage d'Arlequin de circonstance. Cependant celles d'**Eddy Le Texier** dans les rôles de Nibio et de l'impresario de Smyrne, tombent à plat surtout avec un surjeu qui nuit à l'humour de Goldoni. **Damien Bigourdan** est vraiment désopilant et touchant dans son rôle de ténor-pierrot, hélas vocalement il ne nous touche guère dans une transposition d'un des plus beaux airs du *Paride ed Elena* de Gluck, totalement hors-sujet et d'un anachronisme agaçant. Hélas, **Cyril Collet** dans le rôle du retors Comte Lasca n'a pas réussi à donner l'épaisseur de roué à son personnage. Son jeu manque cruellement de contrastes appuyant notamment des répliques surjouées et criées alors qu'il aurait pu naturellement saisir la feinte colère, la menace voilée ou l'irritation avec une élocution plus subtile.

Une pièce sur l'opéra ne pouvait manquer de musique, et c'est un trio de l'**Ensemble Masques** qui s'est attelé à la tâche d'illustrer cette ambiance délétère des intrigues opératiques vénitiennes. Violon, violoncelle et clavecin, touché par **Olivier Fortin**, ont interprété des arrangements chambristes d'extraits de Vivaldi (évidemment), de Gasparini, Pergolesi et Gluck (pourquoi?). Le choix des airs et musiques laisse plus que pensif. Alors que Goldoni a écrit force livrets d'opéras et *opere buffe*, le choix ne semble pas contraint autrement que par le manque de volonté. Le fantasme constant qu'ont les artistes de se soustraire à la recherche pour « plaire » au

public doit cesser sous peine de désintéresser le public et le complaire dans les habitudes mortifères de la médiocrité. Alors que des pages entières de Galuppi, Piccinni, Sacchini et même Haydn auraient pu composer le programme musical, totalement contemporain à peu de choses près de la pièce et son propos, on se retrouve à entendre des airs « tubes » et des transpositions malheureuses. Il est temps que les artistes cessent d'avoir peur de s'engager pour le répertoire, un bon illustrateur sait choisir les bonnes images et défendre un savoir faire. Il apparaissait en écoutant le programme musical qu'il avait été conçu non pas pour faire un clin d'oeil au grand Goldoni, fier de ses livrets, mais pour rassurer le bourgeois et flatter l'instituteur.

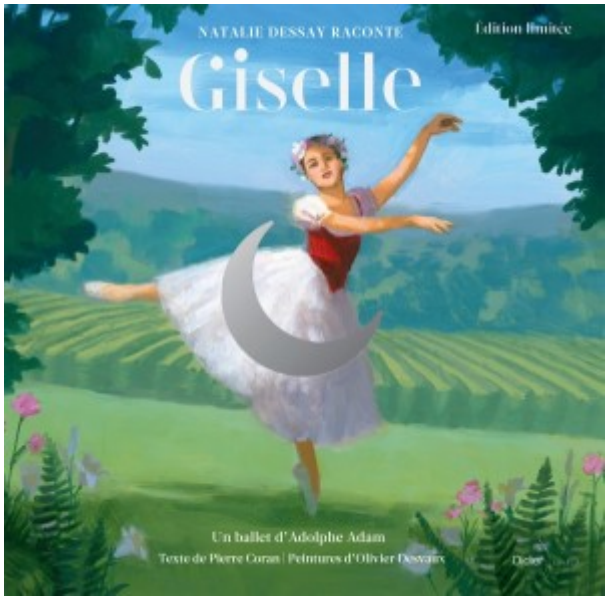
L'opéra est toujours un sujet, heureusement pour l'art lyrique qu'il ne tombe pas dans l'indifférence. Puisse-t-il continuer finalement à être toujours un objet de passions et d'excès, ces débats contrastés ne le rendent que plus immortel

---

CRITIQUE, théâtre musical. PARIS, Théâtre de l'Athénée, le 5 mai 2024. GOLDONI: L'Impresario de Smyrne. N. Dessay, J. Mossay, Antoine Mine… A. Mélinand / L. Pelly. Photos (c) Dominique Breda.

VIDEO : Trailer de « *L'Impresario de Smyrne* » de Carlo Goldoni selon Laurent Pelly au Théâtre de l'Athénée

LIVRE jeunesse : GISELLE : P Coran, O Desvaux, N Dessay (Didier Jeunesse)



LIVRE jeunesse : GISELLE : P Coran, O Desvaux, N Dessay (Didier Jeunesse) – Le célèbre ballet d'Adolphe Adam, créé en 1841 à l'Opéra de Paris, est adapté en livre-disque. Le plus célèbre des ballets romantiques français est ici réécrit par **Pierre Coran** (texte) et mis en couleurs de façon très poétique par Olivier Desvaux. Et c'est une ex diva de l'opéra, ex soprano coloratoure stratosphérique, **Natalie Dessay** qui raconte l'histoire avec la complicité d'un orchestre dirigé par Anatole Fistoulari. Evidemment l'amour contrarié structure le drame mais exprime les passions les plus enivrantes. Giselle est une fiancée malheureuse, trahie par son ancien fiancé et qui ressuscite pour mieux se venger et perdre tout jeune homme que son fantôme croise dans les bois profonds… Ainsi les jeunes femmes mortes ressuscitées ou « Willis » hantent les forêts… afin d'envoûter jusqu'à la mort, les garçons trop naïfs.
Comme tous les ballets romantiques, l'action comprend évidemment un acte blanc, c'est à dire un acte qui représente les spectres des jeunes fiancées mortes… Batilde, le garde chasse Hilarion, la reine des Willis Myrtha, la clairière au clair de lune, … Chaque tableau est magnifiquement évoqué, le dessin, la musique, la voix de la récitante et l'orchestre recréent de concert la magie de l'histoire de Giselle, jeune paysanne qui fidèle dans la mort, protège le duc Albert, celui

qui l’a pourtant abandonnée…

LIVRE jeunesse : GISELLE : P Coran, O Desvaux, N Dessay (Didier Jeunesse) – Parution : oct 2019, 48 pages / format 28 cm x 28 cm / EAN : 9782278098088

PLUS D’INFOS sur le site **Didier Jeunesse** https://didier-jeunesse.com/collections/livres-disques-classique-jazz/giselle-coffret-edition-luxe-9782278098088

Compte-rendu : Fontdouce. Abbaye, 20ème festival estival, le 26 juillet 2013. Concert inaugural. Baptiste Trotignon, Natalie Dessay, Philippe Cassard. Mélodies françaises.

Saint-Bris des Bois en Charente-Maritime accueille l'inauguration du **20ème Festival de l'Abbaye de Fontdouce**.



L'endroit magique datant du 12e siècle concentre beauté et mystère. Le concert exceptionnel d'ouverture se déroule en deux parties à la fois contrastées et cohérentes. Il commence de façon tonique avec le pianiste jazz Baptiste Trotignon et se termine avec un duo de choc, **la soprano Natalie Dessay et Philippe Cassard au piano** !

Festival de l'Abbaye de Fontdouce,
le secret le mieux gardé de l'été !

Située entre Cognac et Saintes, à deux pas de Saint-Sauvant, l'un des plus beaux villages de France, l'ancienne Abbaye Royale obtient le classement de Monument Historique en 1986. Elle fait ainsi partie du riche patrimoine naturel et culturel de la région. Elle en est sans doute l'un de ses bijoux, voire son secret le mieux gardé ! Le maître du lieu (et président du festival Thibaud Boutinet) a comme mission de partager la beauté et faire connaître l'histoire et les milles bontés du site acquis par sa famille il y a presque 200 ans. Après notre séjour estival et musical à l'Abbaye de Fontdouce, toute l'équipe met du coeur à l'ouvrage et le festival est une

indéniable réussite !

Le Festival comme le site historique acceptent avec plaisir la modernité et font plaisir aussi aux amateurs des musiques actuelles. L'artiste qui ouvre le concert est un pianiste jazz de formation classique : **Baptiste Trotignon** régale l'audience avec un jeu à l'expressivité vive, presque brûlante, qui cache pourtant une véritable démarche intellectuelle. Notamment en ce qui concerne sa science du rythme, très impressionnante. Le pianiste instaure une ambiance d'une gaîté dansante, décontractée, contagieuse avec ses propres compositions ; il fait de même un clin d'oeil à la musique classique avec ses propres arrangements « dérangeants » d'après deux valses de Chopin. Mais son Chopin transfiguré va très bien avec son éloquence subtilement jazzy. La musique du romantique d'une immense liberté formelle, se prête parfaitement aux aventures euphoriques et drolatiques de Trotignon. Un début de concert tout en chaleur et fort stimulant qui prépare bien pour la suite classique ou l'où explore d'autres sentiments.

L'entracte tonique est l'occasion parfaite pour une promenade de découverte, tout en dégustant les boissons typiques du territoire. Le sensation de beauté paisible au long du grand pré, l'effet saisissant et purement gothique de la salle capitulaire, les couleurs et les saveurs du patrimoine qui font vibrer l'âme… Tout prépare en douceur pour le récital de mélodies par **Natalie Dessay et Philippe Cassard**.

Ils ont déjà collaboré pour le bel album des mélodies de Debussy « Clair de Lune » paru chez Virgin Classics. Pour ce concert d'exception, les deux artistes proposent Debussy mais aussi Duparc, Poulenc, Chabrier, Fauré, Chausson… Un véritable délice auditif et poétique, mais aussi sentimental et théâtral. Natalie Dessay chante avec la véracité psychologique et l'engagement émotionnel qui lui sont propres. Un registre grave limité et un mordant moins évident qu'auparavant n'enlèvent rien à la profondeur du geste vocal. Elle est en effet ravissante sur scène et s'attaque aux mélodies avec un

heureux mélange d'humour et de caractère. La diva interprète « Le colibri » de Chausson avec une voix de porcelaine : la douceur tranquille qu'elle dégage est d'une subtilité qui caresse l'oreille. Philippe Cassard est complètement investi au piano : il s'accorde merveilleusement au chant avec sensibilité et rigueur. La « Chanson pour Jeanne » de Chabrier, la plus belle chanson jamais écrite selon Debussy, est en effet d'une immense beauté. Les yeux de la cantatrice brillent en l'interprétant ; nous sommes éblouis et émus, au point d'avoir des frissons, par la délicatesse de ses nuances et par la finesse arachnéenne de ses modulations. « Il vole » extrait des Fiançailles pour Rire de Poulenc est tout sauf strictement humoristique. La complicité entre les vers de Louise de Vilmorin et la musique du compositeur impressionne autant que celle entre le pianiste et la soprano. Sur scène, ils s'éclatent, font des blagues, quelques fausses notes aussi, se plaignent du bruit des appareils photo… ils mettent surtout leurs talents combinés au service de l'art de la mélodie française, pour le grand bonheur du public enchanté.

Découvrir ainsi la magie indescriptible de l'Abbaye de Fontdouce et déguster sans modération les musiques de son festival d'été reste une expérience mémorable !

.